

—C'est bon, c'est bon, mangeons maintenant.

Le repas fut silencieux. La mère était mécontente, le père était en colère et les enfants, effrayés, prêts à pleurer, ne bougeaient pas.

Quand Bertrand eut fini, il saisit son chapeau, puis s'arrêta, réfléchissant.

—Je reste, dit-il, si je m'en allais, tu serais capable de les y mener malgré ma défense.

La mère enlevait silencieusement le couvert, elle ne répondit pas. Bertrand allait et venait à travers la chambre.

—Eh bien ! après tout, moi aussi, j'y vais.

—Tu vois, répondit la femme en riant, te voilà raisonnable.

—Sais-tu pourquoi j'y vais ? C'est pour que tu ne remplisses pas la tête des enfants d'une foule de stupidités. Je leur expliquerai ce qu'ils doivent penser de ces jouisseurs qui vivent de notre sueur. Ils verront d'un autre oeil ces prêtres et ces montreurs de lanternes magique... Mais peut-être apprends-tu à mes enfants à prier ?

La femme, les larmes aux yeux, se dirigea vers la cuisine où elle se mit à faire la vaisselle.

—Ne lave pas tes assiettes maintenant, et venez tous !

Il prit les deux enfants par la main, la mère mit un fichu sur ses épaules et ils se dirigèrent vers la rue Jean-Goujon ; arrivés là, ils s'arrêtèrent sur le bord du trottoir, regardant le défilé.

Il avait commencé et la foule admirait les fringants attelages, les chevaux richement harnachés, les cochers et les valets de pied aux livrées irréprochables ; les victorias se succédaient sans relâche, toutes occupées par de charmantes jeunes femmes, causant, répandant des parfums capiteux qui se mêlaient à l'air embaumé du printemps ; sous leurs grands chapeaux, elles regardaient gaiement la foule, souriant de toutes leurs dents blanches, de vraies perles. Les chefs-

d'œuvre des modes printanières moulaient leurs corps élégants, et les ombrelles aux couleurs vives, semblaient autant de gigantesques papillons qui s'agitaient devant les yeux éblouis des curieux.

—Celui là, c'est un duc, dit Bertrand, en désignant quelqu'un qui descendait de voiture ; il a cinq châteaux, cent mille hectares de terre, deux mille serviteurs... Regarde bien, vois, maintenant, rien que de la soie, cette robe coûte bien deux mille francs... Et pas un de ceux-là ne travaille... pas un ne remue le petit doigt... Marie, vois-tu ces diamants ?... remarque bien que le morceau de pain que tu manges tous les jours est à peine plus gros que ces diamants... tu entends bien, toi, tu n'en auras jamais de diamants... tu comprends, jamais, jamais...

—Tais-toi, Bertrand, tais-toi, interrompit sa femme.

Paul et Marie s'amusaient, applaudissaient ; un attelage plus riche que les autres s'avancait, la livrée étrangère excitait la curiosité ; d'autres suivaient...

—Encore un, continua Bertrand ; c'est pour eux que nous avons fait la République... ils jouissent et nous sommes dans la misère... et après celui-là, tous les autres, rien que des ennemis du peuple, des tyrans... Regarde les équipages, les livrées avec les armoiries... ils sont satisfaits, ces orgueilleux... et puis, à côté, ces pauvres gens en haillons qui les regardent bouche bée...

—Tais-toi, Bertrand, tais-toi !

Le luxe, le bonheur, la distinction, la jeunesse, la richesse, la bonté, comme une vague étincelante, traversaient la rue pour disparaître dans le Bazar de la Charité. L'air frais des Champs-Élysées enveloppait la foule et les rayons d'un soleil d'été éclairaient tout ce gai mouvement.

Bertrand avait assez vu, il quitta sa femme en lui disant :

—Je vais chez le père Vincent, ici à côté, boire un petit verre.

Il disparut. La mère attendait la sortie du nonce ; elle fit, en même temps que ses enfants, le signe de la croix quand le prélat, de sa main blanche, traça dans l'air le signe de la bénédiction. Puis elle traversa la rue, se perdant au milieu de l'agitation.

Tout à coup un pressentiment parcourut la foule, comme au milieu de l'été, un souffle brûlant annonce l'orage lointain. Chacun s'arrêta involontairement, indécis, comme si un énorme poids invisible s'était tout à coup abattu sur lui. Il y eut un instant de silence et d'arrêt... puis un cri d'horreur qui n'avait rien d'humain emplît l'air, et la foule prise d'un effroi sans nom poussa des clameurs.

—Le feu ! le feu ! le Bazar brûle ! étaient les seuls mots que l'on parvint à comprendre.

La rue s'emplit de fumée. Des formes humaines se précipitaient hors du Bazar, une femme la tête enveloppée de flammes vint s'abattre sur la chaussée ; puis ce furent dix femmes qui se précipitèrent... cent...

La trompe résonna, les pompiers arrivaient ; les agents repoussèrent la foule ; un détachement de soldats accourut au pas de course et déposa les armes qui sonnèrent sourdement sur le sol où déjà plus de vingt corps carbonisés venaient d'être rangés.

La femme de Bertrand et ses deux enfants rentrèrent heureusement chez eux ; en franchissant le seuil de sa demeure, la mère tremblait encore. Le ciel était sombre, l'air printanier, tout à l'heure si doux, était irrespirable. Un sourd murmure montait de la rue, réunissant en un seul souffle de douleur, les gémissements et les cris d'angoisse, peut-être était-ce la mère puissante, l'immense Paris, versant un pleur sur ses enfants.

L'obscurité vint vite. Paul et Marie dînèrent et se couchèrent ; la mère attendit son mari.

A huit heures, Bertrand rentra, sa femme courut à lui.

—Qu'as-tu fait, Bertrand, que t'est-il arrivé ? Ta barbe est roussie, tes vêtements sont brûlés, où est ton chapeau ?

Bertrand ne répondait pas, il s'appuyait, les coudes sur la table.

—Tu es blessé ?

—Non ! j'ai pu m'en échapper.

—Toi ? toi ?

—Moi, oui ! Ils souffraient tellement ces pauvres gens. J'ai aidé à les sauver. Je ne suis pas une brute !

Il essuya son front couvert de fumée.

—J'ai sauvé une duchesse et je l'ai remise à son mari.

Sa femme l'embrassa.

Les enfants s'étaient redressés dans leurs petits lits.

Bertrand les regarda.

—Hé, vous autres, gamins, faites votre prière !

Paul regarda timidement sa mère. Elle fit un signe d'assentiment.

Le garçonnet joignit les mains et, levant les yeux vers le plafond, récita de sa voix grêle : " Notre Père qui êtes au ciel... Amen.

—Amen, dit Bertrand ; vous m'entendez à partir de maintenant, vous direz votre prière tous les soirs. Je le veux.

Il se tut, un instant, puis ajouta :

—Et retenez bien ceci : N'enviez jamais personne.

VICTOR RAKOSI.

(Traduit du hongrois par E. Horn.)



LE COMMERCE. — SECTION DU SACRÉ-CŒUR

Mlle Léontine entre hier chez un épiciériste :

—Mon jeune frère est malade, dit-elle, donnez-moi une livre de riz, c'est pour le faire crever.

\* \*

Un père, irrité, écrit à son fils. Voici le début de sa missive : " Si les coups de bâton pouvaient s'écrire, tu ne lirais ma lettre que sur ton dos."